

Préparation : Aujols et Laburgade

Aujols

Ancien site Gallo-romain, le village fait partie du Parc national régional du Causse du Quercy, un espace protégé depuis 1999.

Il dépendait de la vicomté de Saint Cirq-Lapopie



Le territoire de la commune se trouve vulnérable aux aléas naturels comme les tempêtes, orage, neige, canicule et sécheresse, aux inondations et feux de forêts, aux mouvements de terrain et séismes. En effet des parties du territoire peuvent être sujettes à des inondations par débordement de cours d'eau tel le ruisseau Tréboulou.

La commune a ainsi subi des dommages liés aux inondation ou coulées de boue en 1982, 1999, 2015.

Le risque d'incendie est lié à l'importance du massif forestier de la moyenne vallée du Lot. Les mouvements de terrains susceptibles de se produire sont des affaissements et effondrement liées aux cavités souterraines naturelles, mais aussi à des éboulements, chutes de pierres et de blocs, ainsi que des tassements différentiels. La sécheresse occasionne un retrait sur les sols argileux, puis l'eau de pluie engendre un gonflement, mouvements qui engendre des dommages importants aux bâtiments avec les alternances sécheresse et pluie.

Le risque d'affaissement doit être préempter avec une bonne connaissance des cavités souterraines. Des mouvements de terrain ont occasionné des dommages en 1999.

Le lavoir papillon est une forme courante des lavoirs de cette région du Lot, il doit son nom à la forme en V des dalles de calcaire sur lesquelles les lavandières battaient leur linge.

Le Quercy

Il s'agit d'une région naturelle mais aussi d'une ancienne province française. Son étendue se calquait sur le diocèse de Cahors perpétuant l'antique cité des Caduques.

Elle s'étend sur les plateaux calcaires secs et perméable criblé de grottes et gouffres du Causse dont les caractéristiques proviennent du remplissage de terrains sédimentaires à la période du Jurassique (*ère secondaire, -205 à -135 millions d'années*). Ce remplissage fut découpé par trois rivières, l'Aveyron, la Dordogne et le Lot et le Célé. Celles-ci diviseront le Causse du Quercy en trois entités. Le Causse de Limogne sent Aveyron et Lot, le Causse de Saint Chef ente le Lot et le Célé enfin celui de Gramat entre Célé, Lot et Dordogne.

L'histoire du Quercy émergera avec l'occupation du peuple celtique (gaulois) des Caduques. Devenu « civitas » sous les romains la région sera rattachée à Bourges. Au IVème un évêque s'installera à Cahors.

Au moyen-âge le territoire se divisera en multiples châtelainies et sera incorporé à la Guyenne, partie septentrionale de l'Aquitaine. Le Quercy réapparut comme Comté vers 780 et sera englobé en

849 dans celui de Toulouse. Cependant la turbulence de ses seigneurs locaux entravera la suzeraineté Toulousaine.

La cohésion du Quercy sera maintenue grâce à la puissance de l'évêché de Cahors qui favorisera l'ouverture de nombre d'abbayes et de prieurés évoluant en seigneuries religieuses.

Ruine du château de Cardaillac.

La tradition veut qu'il ait été construit par les Templiers, cependant ceci est contredit par le fait que la seigneurie d'Aujols appartenait au chapitre de la cathédrale de Cahors au début du XIIIème siècle. Mais peut-être ceux-ci venaient-ils d'acquérir l'église et le fief pour y construire un prieuré. En effet, l'église d'Aujols offre une architecture voisine de celui de la commanderie des Templiers de la Capelle-Livron qui possédaient des terres à Aujols à la fin du XIIème.

Les chapitres rattachés à l'évêché, avaient comme destination la solennité du culte divin, par le chant de la messe et la psalmodie des heures canoniales. Mais il jouait aussi un rôle dans le gouvernement du diocèse, son avis ou son consentement étant nécessaire pour de nombreux actes. Possédant une personnalité juridique en droit canonique ils pouvaient posséder des biens temporels, corporels ou incorporels et pouvaient ester en justice devant un tribunal ecclésiastique. Ils devinrent souvent très puissants.

Le chapitre donnera en fief la seigneurie à la famille de Cardaillac-Bioule, malgré des droits des descendants des anciens vicomtes de Cahors.

La première mention du fief tenu par Bertrand de Cardaillac-Bioule date de 1252 quand celui-ci rendit hommage au chapitre de Cahors pour diverses seigneuries dont Aujols.

Les descendants rendront hommage au chapitre pour ces biens en 1316 et 133

Le château sera construit en seconde partie du XIIIème par la famille Cardaillac-Bioule, peut-être dans une enceinte avec l'église comme l'indique un acte de 1310 précisant que les paroissiens devaient traverser le château pour se rendre à la messe

Plus tard la famille rendra hommage au roi de France pour leurs fiefs d'Aujols, Cieurac, Saint-Cirq-Lapopie après la guerre de cent ans.

Aujols sortit dévastée de la guerre de cent ans et Jean de Cardaillac, coseigneur d'Aujols, dut « acenser » des terres de la seigneurie, *donner à sens c'est à dire fournir une terre contre une rente*, pour y établir de nouveaux habitants en 1455.

Son fils Raymond ayant participé à la Ligue du bien publics avec d'autres seigneurs de Guyenne, les armées du roi Charles VIII sur ordre d'Anne de Beaujeu en 1487 dévasteront les terres et détruiront le château des Cardaillac à Saint-Cirq-Lapopie.

Cette ligue fut une coalition de grands vassaux du roi de France incluant le frère du roi et Charles le Téméraire, fils aîné du duc de Bourgogne pour lutter contre la politique autoritaire de Louis XI. Le conflit débuta en mars 1465 et enclencha une guerre entre mai et octobre.

Ce Raymond commencera la construction du château de Cieurac.

En 1503 Jacques de Cardaillac, sénéchal du Quercy, coseigneur de Saint Cirq-Lapopie, seigneur de Cieurac, Bias et Concots, rendit hommage pour Aujols en 1503.

Les Cardaillac vendront une partie d'Aujols dès 1520 à la famille Dayrac. Antoine de Cardaillac rendra hommage en 1546 pour Aujols au chapitre de Cahors et la veuve d'Antoine II, Antoinette de Paluels vendra aux consuls des rentes sur les paroisses d'Aujols, et Laburgade.

Le château sera laissé en héritage par Bertrand II de Cardaillac-Bioule à sa veuve et les Cardaillac Bioule perdront la seigneurie à la fin du XVIème, le château sera alors abandonné et au XVIIIème il sera en ruine.

Les Cardaillac

Une famille de Cardaillac fut originaire du Quercy, avec pour origine un château, remontant au VIII^{ème} siècle.

La connaissance généalogique montre qu'elle aurait été fondée par Hughes 1^{er}, qui en 1064 rendit hommage à Raymond de St Gilles, comte de Quercy et Rouergue et futur Raymond IV, pour une baronnie de 22 paroisses.

Son fils, Géraud 1^{er} prendra part à la 1^{ère} croisade avec Raymond de St Gilles. Et son héritier Bertrand sera aussi seigneur de Bioule et décèdera au siège de Castelnaudary en 1211.

Son successeur Hugues II sera seigneur de Bioule de Saint-Cirq-Lapopie et Lacapelle-Marival, puis la famille se partagera en plusieurs branches.

La branche de Varayre serait issu d'un Bertrand, coseigneur de Cardaillac et seigneur de Vavayre vivant en 1227. Cette branche s'éteindra au XV^{ème} avec la fille de Guillaume qui épousera en 1475 Gui de Levis, baron de Caylus.

La branche de Brengues s'éteignit en XVI^{ème}, Marguerite de Cardaillac, dame de Brengues épousera le grand fauconnier du roi de Navarre.

La 3^{ème} branche fut celle des seigneurs de Bioule, de St Cirq-Lapopie, de la Capelle-Marival et Aujols. Bertrand II lèvera une armée contre les cathares en Quercy, Agenais Périgord et Limousin, et recevra quelques dépouilles de Lavaur de la part du roi. Il rendit hommage à Simon de Montfort en 1212 puis en 1229 à Raymond VII pour le fief de St Cirq-Lapopie.

Après Hugues III baron de Cardaillac son fils Bertrand III sera Sénéchal d'Henry III roi d'Angleterre en Périgord Limousin et Quercy, et il aura deux fils Bertrand et Géraud de son mariage avec Aimais de Périgord.

Géraud de Cardaillac sera seigneur de la Capelle-Marival et fondera cette seconde branche dite de la Capelle-Marival

Bertrand IV recevra du Vicomte de Turenne, par son mariage avec Condor de Turenne, une somme de 10000 sols à prendre sur la terre d'Anglars. Il sera cité parmi les barons assemblés à Moissac pour reconnaître Alphonse de Poitiers. En 1257 il rendra hommage au chapitre de Cahors pour ses terres, dont Aujols. Il édifiera un château neuf à Bioule et sera le fondateur de la branche aînée dite des seigneurs de Bioule.

Bertrand V son fils sera chevalier baron de Cardaillac, coseigneur de St Cirq-Lapopie, seigneur de Concots, Aujols, Vostes et Cabrerets, 1^{er} maître au parlement de Paris, épousera Ermengarde de Lautrec.

Hughes IV créera dès 1339 l'artillerie de Cahors, devenant un précurseur de l'artillerie française et Lauzerte, et munira le château de Bioule de 22 bouches à feu. Il mourra lors du siège de St Antonin noble val en 1353.

Bertrand VI aura deux fils dont Bertrand VII qui épousera vers 1406 Souveraine d'Hébrard de Saint Sulpice. Ce dernier sera baron de St Cirq-Lapopie et Cieurac ouvrant la branche cadette concernant ces deux cités. Son fils Jean, baron de Cardaillac rendit hommage pour Cieurac et Aujols. Il sera gouverneur du Quercy et décèdera après 1470. Puis Raymond lui succèdera et fut gouverneur du Quercy, chambellan de roi Charles VII tandis que son fils Jean-Jacques seigneur de Cieurac sera conseiller et chambellan de Louis XII, sénéchal et gouverneur du Quercy. Ce seront les bâtisseurs du château de Cieurac entre 1480 et 1503, après avoir quittés St Cirq-Lapopie.

L'autre fils Hughes V continuera la branche et son fils Antoine sera marquis de Cardaillac, seigneur de Bioule, Monbrun, Gays, Valdurenque, Cabrerets, Vairoles, Boussiès et Roque blanche, le Cas et Mardogne, puis décèdera en 1465.

Louis de Cardaillac et Lévis marquis de Cardaillac, vicomte de Lautrec, comte de Bioule seigneur et baron de la Pene, Montrodon, La Bruguière, Galy et Castelnau-Montmirail, conseiller du roi, chevalier de St Michel, lieutenant général du Languedoc décèdera en 1666 sans postérité.

Laburgade

Bourgade du Causse de Limogne, Laburgade respire dans un environnement dénudé et clairsemé de champs de lavande genévriers et chênes. Elle se situe près d'une ancienne voie romaine.

Le village eut comme suzerain les Cardaillac de Cieurac et les Saint Cirq Lapopie puis vers 1692 les Belmont. Au 18^{ème} la seigneurie passera à Geoffroy de Dayrac de Cieurac

Sa particularité réside en la succession de onze puits couverts, et si la tradition locale leur donne une origine romaine, leur construction daterait d'après la révolution, car ils furent recensés sur le cadastre vers 1850.

A l'origine chaque puit avait un propriétaire, et cet alignement spectaculaire montre combien l'eau était importante sur ce causse de Limogne où le liquide est rare.

Chaque puits est d'une profondeur d'environ trois mètres, taillés dans la roche, chacun étant indépendant de son voisin, n'étant pas alimentés sur une même nappe d'eau, mais par diverses résurgences issues d'un bassin souterrain alimenté par les pluies s'écoulant à travers le calcaire. Les puits étaient fermés, car chaque famille veillait à son approvisionnement.

Ils ont été remis en état en 1988.

Arcambal

De nombreux vestiges découverts attestent d'une occupation fort ancienne des lieux.

Le château de Béars a appartenu au seigneur de Galassie, du nom d'un hameau de la commune.

Sur cette commune domine le château du Bousquet. Rasé en 1374 pendant la guerre de cent ans, il sera entièrement reconstruit au début du 15^{ème}.

La pittoresque construction se dresse sur une élévation de terrain près du Lot, ses murs sont flanqués de tours présentant une rigueur militaire. Les transformations les plus importantes datent de son remaniement au 17^{ème} avec une jolie terrasse à balustrade de style Louis 13 et donnant sur la vallée et la cour d'honneur.

La famille d'Arcambal fut connue pour ses consuls de Cahors entre 1230 et 1307.

La famille Bousquet commença avec l'anoblissement de Jean en 1341, il était frère du cardinal Bernard de Bousquet, archevêque de Naples. Jean pourrait être le constructeur du premier édifice. C'est après la guerre de cent ans que commencera la construction de la grosse tour centrale entre 1484 et 1525.

En 1528 l'héritière Catherine de Bousquet épousera un Deslac et au XVII^{ème} siècle ces derniers construiront les tours de la façade ouest et la terrasse.

En 1787 le marquis Deslac d'Arcambal, maréchal de camp et de l'armée du roi, complètement ruiné, vendra le château qui sera revendu en 1804 puis en 1816 aux propriétaires actuels

Balade d'Aujols du 17 mars 2024

La lumière apporte la confiance pour ce départ anticipé, un encouragement pour cette sortie où le soleil éblouissant au raz de l'horizon présage une belle journée, même si le moutonnement grisâtre du ciel assombrit un peu l'azur.

Les peupliers se couvrent d'une myriade de boutons vert jaunes constituant une dentelle translucide et vaporeuse percée des teintes bleutées de la voûte céleste.

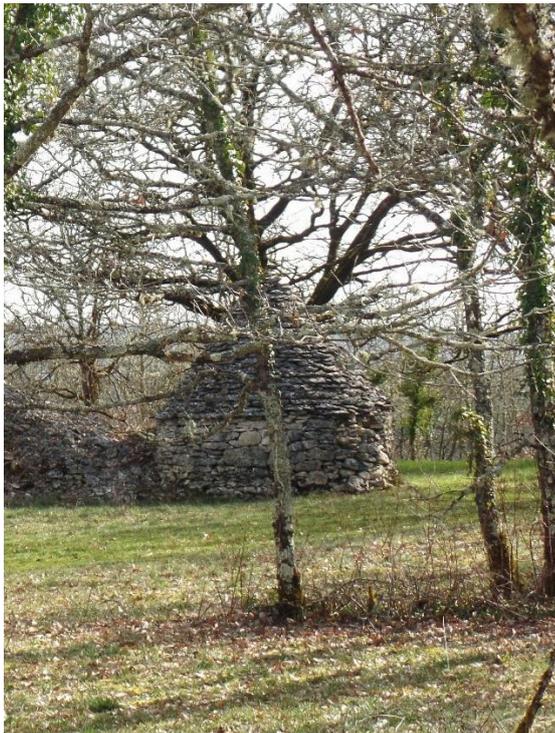


Une pause est effectuée sur cette magnifique aire de la Douvre, réchauffée par le soleil conquérant. Une multitude de longs camions sont alignés et l'un d'eux offre sa lessive au séchage. Vingt-quatre heures bloquées demandent une organisation et beaucoup d'échanges à partager, pour faire passer le temps. Le parking est riche en bornes électriques annonciatrices d'une nouvelle ère.

Les haies des « photinias », tallées en hauteur, sont agréablement colorées de ce rouge sombre des jeunes pousses. Cet arbuste compte plus de cinquante espèces de la famille des rosacées dont l'origine provient de l'Himalaya et l'Asie.

Après les méandres des petites routes, où le bus doit frôler les maisons lors d'un rétrécissement de la voie, nous arrivons à Aujols en apercevant la partie de la haute muraille crénelée, vestige des temps anciens.

Le lieu de parage est situé au bord d'un petit bassin où baignade et pêche sont interdites. Sur le bord près de notre arrêt sont disposées 21 postes d'anciens lavoirs. Particularité remarquable du Lot



ils ont été construits en pierre du causse, formant un solide socle et couronnés de deux grandes dalles de pierres de calcaire local plates et disposées en V formant deux ailes. Celles-ci permettaient de savonner et « battre » le linge. Elles se rejoignent au centre du petit édifice conditionnant une déclivité garantissant l'écoulement de l'eau, d'où leur appellation de « lavoir papillon » comme les deux ailes des lépidoptères.

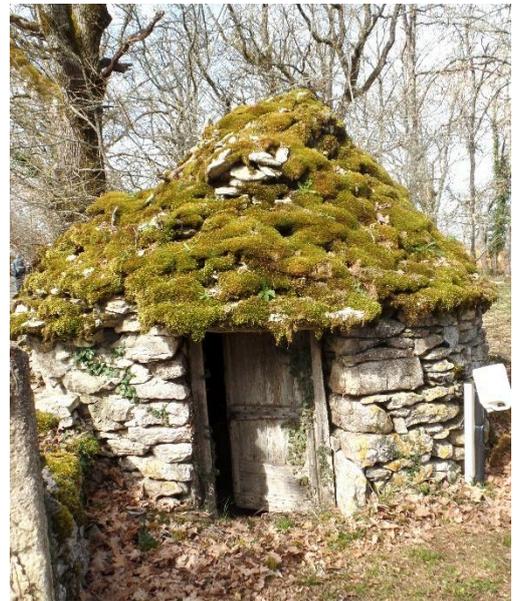
Le départ débute par une montée de faible amplitude mais longue. Nous avançons le long de ces murets de pierres blanches accumulées et entassées pendant des siècles de défrichage de parcelles cultivables. Les pierres affleurent mais remontent interminablement de la molasse déposée au cours de millions d'années. Elles constituent une ressource permanente et gratuite, favorisée par les défrichements et les travaux de la terre, où les matériels font ressortir continuellement ces matériaux mis à disposition.

Sur le causse Lotois, la pierre est omniprésente et elle a de tout temps servie à des constructions en pierres sèches, c'est-à-dire sans aucun liant, de murs et de cabanes.

Les murets constituent des clôtures, délimitant la parcelle et protégeant de l'approche de certains animaux. Avec une même technique, sachant prendre en compte les forces naturelles de pression et de poussée, ils ont fabriqué des soutènements pour contenir la terre et éviter le ruissellement destructeur de la faible couche de terre végétale apte à la culture.

Ce travail acharné a modifié le paysage en apportant une richesse et rajouté de la beauté à la nature. Dans le Lot les murets interminables retracent cette longue histoire d'un peuple qui a su transformer ces espaces caillouteux pour en faire des champs cultivables

Chaque année le retournement de la terre fut l'occasion de faire ressortir des tas de pierres de dimensions différentes qui étaient enlevées des prés et champs. Entassées elles étaient reprises pour confectionner ces délimitations de propriétés lors des périodes où les travaux des champs n'étaient plus astreignants.



Mais ces matériaux furent aussi utilisés pour bâtir des cabanes. Le terme de « cabana » est utilisé sur le causse de Limogne tandis que le causse de Gramat utilise le mot « cazelle ».

Les abris du Quercy sont baptisés « gariottes » même si le terme borie est générique pour les cabanes de pierres. Cette architecture utilise les roches du sol et se construit avec un empilement de pierres plates superposées, construisant un encorbellement progressif formant une espèce de coupole plus ou moins pointue. Les premières cabanes remonteraient au 13^{ème} siècle et auraient été construites par des serfs affranchis qui, dénués de moyens, construisaient à la main leur étroit logis avec les pierres

ramassées dans les champs.

Au fil des siècles, ces logements réduits devinrent des abris provisoires pour les paysans éloignés de leur maison, pour leur repos et leur déjeuner sur place, apportant la fraîcheur pour conserver aliments et boissons. Elles servirent aussi pour stocker les outils ou mettre des animaux hors de portée de prédateurs.

Leur ouverture était généralement orientée entre le sud et l'ouest, pour s'affranchir des aléas météorologiques.

Tous ces témoignages démontrent une volonté de construire sans relâche, générations après générations, pour constituer ce patrimoine caractéristique que nous traversons aujourd'hui.

Quel travail sans « engins », où l'effort manuel représentaient encore une valeur.





Le temps a couvert cette pierre blanche de traces noires ou grisâtre ou bien a favorisé la prise de pouvoir de la mousse verte. Cette plante « bryophyte » est un végétal apparu il y a près de 470 millions d'années. Elle constitue une transition entre les algues et les plantes vasculaires comme les fougères et les fleurs. La mousse possède des « rhizoïdes filandreux » qui permettent leur fixation. Adaptée à une faible luminosité elles se retrouvent en sous-bois ou lieux ombragés. Pendant les périodes de sécheresse la plante peut perdre 90% de son eau et se mettre en arrêt de croissance. Certaines espèces peuvent rester des décennies dans cet état. Elle

colonise en créant une croûte favorisant une riche biodiversité

Les roches sont essentiellement peuplées de mousse hépatiques. En effet, les roches peu inclinées forment des niches favorables à l'accumulation de matière organique et favorise la prolifération de colonies. Les mousses, ne filtrant pas les matières polluantes, stockent des métaux lourds mais leur capacité d'absorption de l'eau les rend utiles dans la culture de plantes fleuries en pots.



Les arbustes malingres, constituant les broussailles environnant le coté du chemin, sont couverts de lichens

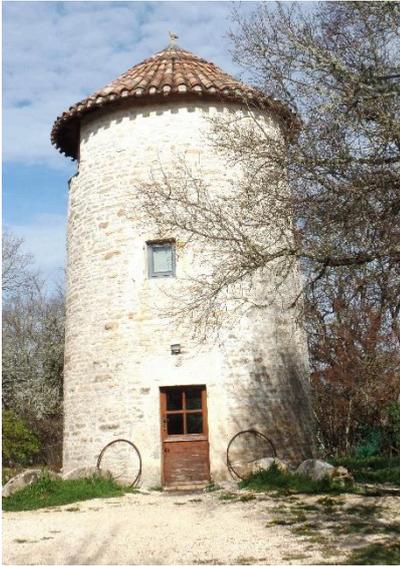
blanchâtres. La première mention du terme lichen est apparu au IVème siècle avant notre ère avec Théophraste, le philosophe grec. Ce n'est qu'en 1867 que la véritable nature sera reconnue comme une symbiose d'une algue, ou cyanobactérie, et d'un champignon et sera décrite pour la 1ère fois. Le lichen est ainsi une association stable, une cohabitation entre un champignon et une algue.

Il existe en particulier dans des zones où peu d'organismes arrivent à subsister.



Les lichens corticaux poussent sur l'écorce des arbres et des pierres en offrant l'aspect d'une croûte et s'avère un abri pour de nombreux insectes et certains oiseaux qui l'utilisent pour la nidification. Son extension s'effectue par dissémination par le vent de petits fragments.

Ces arbustes, recouverts de cette blancheur sur l'ensemble des branches nues et désespérées, ressemblent à des fantômes énigmatiques.



Nous prenons le chemin menant au moulin de Payrot, dont la présence n'est visible qu'en passant devant, murs rénovés mais dépourvu d'ailes.

Dans cette sente entourée des moellons moussus et des buissonnants pruneliers aux fleurs blanches, la longue montée étire le groupe tandis qu'à gauche les ronciers se sont tassés et demeurent dans l'expectative, dans l'attente d'un renouveau. Le sol nous apporte quelques traces fugaces d'humidité, mais heureusement sans salir les chaussures, et dévoile parfois un bouquet de jonquilles.

Nous prenons un sentier plus herbeux et pierreux, avec une avancée baignant dans un silence impressionnant, seulement tronçonné par quelques éclats de voix infatigables.

Une descente agrémentée de pierres roulantes présente une constellation des fleurs jaunes, fortes et droite des pissenlits sur ses

bords. Voici la fontaine de L'escalier, celle d'une ancienne ferme, hôte d'un féminicide relaté par une plaque commémorative.

Depuis ce talweg il faut prendre la montée toujours rocailleuse qui s'élève doucement entre fleurs de pissenlits majestueux et myriades de pâquerettes.

Dans cette sente une mousse jaunie, trop à l'ombre, couvre les roches d'un épais tapis débordant la surface pour s'arrondir en bourrelets sur les côtés. La montée devient plus raide et conduit à un espace de près explosant de verdure où se dissimule une petite marre



bordée des lavoirs de l'Escalier. Avec encore leurs dalles disposées en ailes de papillon, malheureusement noircies de traces salées, usure du temps et absence d'utilisation.

Il faut repartir, effectuer un dernier coup de rein pour atteindre le plateau où apparaissent quelques habitations. Le chemin les desservant est couvert de gravillon et nous longeons ces maisons



typiques du Quercy avec ce perron permettant d'accéder au balcon ouvrant sur l'étage sous lequel se trouvait une étable ou un atelier.

Des ruptures dans la verdure du parc sont formées par des rangées des feuilles rouges des photinias.

De gros bouquets de forsythias au jaune éclatant apportent cette touche ensoleillée réconfortante. Après un rassemblement il faut s'engager sur une petite route goudronnée, un court trajet avant de s'engager sur un chemin pierreux mais très sec.



Une grande descente commence où il est nécessaire de faire attention aux pierres instables et traîtresse. Malheureusement intervient une chute qui nécessite l'intervention de la pharmacie portable. Heureusement tout s'arrange et le groupe reprend la route pour, après franchissement du fond de la combe reprendre une légère montée. Le plantain encore intimidé commence à amorcer sa croissance, s'étalant comme collé au sol tandis que de petites pervenches se montrent gracieusement.

Après une bifurcation sur la gauche le chemin devient plus gaillonneux tandis que le soleil nous inonde et favorise la transpiration.

Le chemin de Catarolles nous fait contourner le pré où des chevaux, concentrés sur la nourriture, ne remarquent même pas notre passage. A droite une pelouse est parsemée de pâquerettes en touffes blanches au pied des boules jaunes de forsythias. Nous passons devant une gariotte à la porte verrouillée et en bon état.

Au bord des parcelles le long de la route, les murs de clôtures des maisons sont construits avec les pierres finement creusées, telles un gruyère rocheux, constituant une féerie d'histoire et de nature toujours en mouvement.

Nous arrivons à Laburgade avec toujours ces décors troués jusqu'à prendre le chemin des puits. Celui-ci descend doucement entre les murets de pierres blanches qui semblent cimentées par la mousse verte et conquérante. Les onze puits creusés puis façonnés de pierres locales



sont couverts et sont très proches les uns des (deux à trois mètres.)

Leur particularité provient des alimentations différentes pour chacun. Chaque source constitue une résurgence d'une nappe sûrement profonde et lointaine dont la diffusion s'est réalisée par de petits cheminements souterrains.

En effet les dolines des causses du Quercy sont des petites dépressions riches en phénomènes karstiques, générés par des conditions de dissolution de la roche par l'eau, qui se caractérisent par les zones calcaires percées de cavernes. Il faut pour cela que l'eau soit acide pour dissoudre le calcaire, ce qui est facilité par une végétation en surface. Ainsi sous l'effet conjugué de l'eau et de l'oxyde de carbone, les chlorures, sulfates et carbonates seront les premiers attaqués.

Au cours des millénaires cela créera des conduits importants ou minuscules dans le sous-sol qui favoriseront la circulation de l'eau, bloquée en profondeur par des nappes argileuses.

Ces ramifications produisent un écheveau de veinules qui, par émergence, produiront des sources.

La géologie nous apprend que la chaîne hercynienne, mise en place de -359 à -205 millions d'années pendant la formation du super continent de la Pangée, engendrera des plissements de sédiments de la mer primaire atteignant une hauteur plus élevée que les Alpes actuelles.



Son érosion constituera des dépôts de sables et des conglomérats, mais aussi lagunaires tels les argiles et les dolomites. La région sera envahie par une mer peu profonde il y a 190 millions d'années. Le soulèvement des Cévennes videra cette mer amorçant l'érosion de la plaine calcaire issue des dépôts marins. Ensuite les mouvements tectoniques au cours de l'ère tertiaire soulèveront, basculeront et fissureront les bordures sud et centrales faisant émerger les causses, avant de les disloquer. Jusqu'au Crétacé les dépôts deviendront essentiellement calcaires

affleurant sur la bordure nord-est des causses du Quercy.

Quelle belle histoire que cette formation de la terre et son évolution constante qui fait part belle à nombre de merveilles naturelles !

Tous ces puits ont leur accès orienté sud/sud-ouest, bizarrerie ? Il semble plutôt qu'il s'agisse d'un héritage gallo-romain qui orientait la « villa romaine » pour qu'elle soit protégée de vents froids et bénéficier du levant pour la dispersion des rosées. Une manière également d'éviter l'afflux des feuilles et tout autre produit volant sous la poussée du vent fort, éviter ainsi la pollution de cette eau potable tout en réduisant la fréquence des nettoyages pas toujours simples.

La ronde des murets continue, rappelant à chaque instant ce labeur interminable de nos prédécesseurs. Le chemin en pente descendante rejoint le fond où un panneau renvoie vers la fontaine de la combe au bout d'un chemin à droite, utilisé par des motards.



Dans la remontée qui suit, les arbres se couvrent de lierres envahissants. Nous atteignons de belles maisons cossues et bien entretenues, même si le revêtement des pierres lotoises par du crépi semble inopportun. Un parc est bien dessiné et offre diverses essences d'arbustes fleuris coloriant l'espace bien délimité entre pelouse verdoyante et allées de graviers. Nous redescendons dans une sente encaissée entre les bas murets en direction de la combe. De grosses racines émergent de la terre apportant un besoin d'attention supplémentaire à la dépose du pied.

En contre bas à droite, de grands près verts dévalent jusqu'au talweg où l'on remarque la végétation encore hirsute des arbres et arbuste jalonnant le ruisseau.



Il faut à nouveau remonter alors que sur le dévers à gauche apparaît une coloration rougeâtre de la terre dévoilant des traces ferreuses. Sur la droite quelques « coucous », nom commun de la primevère officinale, arborent leurs pétales jaunes marquant l'arrivée du printemps.

Dans un silence bienveillant un long faux plat montant nous conduit sur l'asphalte jusqu'au lavoir d'Outriol.

Ce lavoir est situé près d'un puits qui, malgré la

sécheresse des étés, ne tarit pas. Une habitante du coin effectue un nettoyage du lavoir, encore utilisé, tandis qu'un chien hargneux en liberté n'apprécie pas notre installation près de son territoire. L'espace entre puits fermé d'une grille et le lavoir est accueillant avec son muret, à hauteur d'assise, apportant un agrément pour le casse-croûte. Une bonne heure conviviale propre à redonner des forces.

Avant de reprendre le chemin quelques mots sur « les jacques » :

Pendant la guerre de cent ans les révoltes paysannes se déclenchèrent à la suite des augmentations des taxes engendrées par le besoin de renouvellement guerrier.

Ainsi, dans les années 1335-36, Jean le Bon instaurera des taxes pour financer la levée de trente mille soldats contre les Anglais. Une

imposition directe fut décrétée, assise sur les « aides » perçues par les villes et paroisses pour chaque foyer. Elle est dite « fouage » car basée sur le « feu » c'est à dire la maison, la famille. Une autre, indirecte, fut perçue sur les ventes de blé, de vin. Le fouage fut aboli par Charles V sur son lit de mort mais rétablie immédiatement par son successeur.

Cet énorme effort, surtout à la charge des paysans producteurs, se révélera toutefois inutile car la noblesse française sera écrasée lors de la bataille de Poitiers le 19 septembre 1356 au cours de laquelle le roi Jean sera fait prisonnier avec son fils Philippe et conduit à Londres.



Le roi Jean II le bon avait voulu intercepter le Prince de Galles Edouard de Woodstock, appelé Prince Noir, qui effectuait une chevauchée dévastatrice sur le territoire français.

Mais par une tactique irréfléchie il conduisit ses troupes au désastre. Les Français perdirent 17 comtes, 66 barons et plus de 8000 hommes. La rançon fut évaluée à 4 millions d'écus d'or. A la suite du traité de Brétigny le roi sera libéré en 1360 contre 3 millions dont un tiers seulement sera payé.



Son fils Charles, inexpérimenté, devint régent et réunira les états généraux en octobre, où la bourgeoisie parisienne sera conduite par Etienne marcel le prévôt des marchands, chef de la Municipalité et défenseur des artisans et compagnons.

La levée de nouveaux impôts sera conditionnée par une mise en tutelle du prince et de ses conseillers, une sorte de monarchie parlementaire comme celle d'Angleterre.

En mars 1358 le régent s'enfuira de Paris, aux mains d'Etienne Marcel, avec l'intention d'affamer la capitale grâce aux forteresses bordant les rivières de l'Oise, Marne et Seine. Il

ordonnera leur fortification et exigera l'aide des paysans aux travaux.

La coupe devint pleine pour ces derniers, accablés d'impôts et menacés par les pillages des soldats, ces fameux routiers, ils devenaient en plus contraints de se mettre à la disposition d'une noblesse incapable de les protéger.

Le 28 mai 1358, un groupe de paysans venu de Montdidier (Somme) afin de livrer du blé aux Parisiens se vit refuser le passage près de Creil par les hommes du régent. La rencontre s'envenimera et quatre chevaliers et cinq écuyers furent tués. Ce sera le signal d'une révolte, des milliers de paysans armés de bâtons ferrés et de couteaux qui pillèrent les châteaux et maltraitèrent les propriétaires. Ce sera « la grande jacquerie. »

Ce terme découle de la veste courte et serrée, la « Jacques » que portaient les paysans, aussi les nobles les surnommeront « les jacques ».

Ces derniers vont désigner comme chef (appelé roi ou souverain du plat pays) un paysan du Beauvaisis nommé Jacques Bonhomme ou Guillaume Caillet ou Guillaume Carle, car celui-ci était reconnu comme « bien sachant et bien parlant ».

Cependant la noblesse s'organisera et Charles le



mauvais, comte d'Evreux, prendra la tête de la résistance. Il attirera par ruse Carle dans son camp et trahissant sa propre parole le fera arrêter, couronner d'un trépid en fer rougi au feu puis décapiter.

Par suite de la perte de leur chef les Jacques seront écrasés près de Senlis le 24 juin, à peine un mois après son début, la jacquerie se termina dans le sang. Selon les sources la répression fut brutale et en une journée trois mille insurgés seront pendus et au total 20 000 paysans seront massacrés.



Devenu le roi Charles V, celui-ci verra cependant les révoltes continuer.



En Auvergne et Languedoc les paysans, à la merci des mercenaires et des pillards, seront baptisés les Tuchins. En effet ils se réfugièrent dans les bois ou forêts, les « touches », et prendront les armes pour se défendre. Ils utilisèrent une guerre d'embûche contre les compagnies anglaises multipliant les coups de main et s'attaquèrent aux percepteurs entre 1363 et 1384.

La propagande royale, les considéra comme une « nuée de vers » afin de les discréditer en pillards, selon la chronique du religieux de St Denis.

Cette stratégie paiera, reflétant la morgue des clercs et des chevaliers envers les ruraux, et « tuchin » deviendra une insulte. Ainsi en 1418 un habitant du bourbonnais expliqua avoir tué son épouse parce qu'elle l'avait traitée de « vilain touchien ». Cela permit au pouvoir d'écraser les tuchins comme les jacques.

L'inquiétude de nos gouvernants, face à la crise des gilets jaunes a parfois dans la presse fait référence aux jacqueries du moyen-âge. Si le contexte fut différent, des similitudes existent pourtant bien, à l'image des classes bien-pensantes et des journalistes dénigrants toute forme d'opposition à leur confortable opulence.



Mais souvent ruse accorde ce que force refuse :

Si le refus de payer les taxes conduisait au gibet, l'utilisation de la malice offrira de belles économies aux imaginatifs.

Ainsi au XIIIème siècle, les éleveurs du massif des Bornes-Aravis, qui conduisaient leurs troupeaux dans les alpages, imaginèrent une méthode simple pour diminuer « le droit d'auciège », ce loyer de la terre. Ce fermage correspondait à un pourcentage de la traite, aussi lors du passage de l'inspecteur du seigneur, ils évitèrent de « blocher » entièrement les pis des vaches, c'est à dire en patois de pincer les pis, donc de traire.

Le soir venu et l'inspecteur reparti les éleveurs « reblochaient » leur troupeau. Avec ce lait frais et riche en crème ils fabriquèrent du fromage qu'ils baptiseront « reblochon » et qui échappera à toute fiscalité.



Le redémarrage s'effectue en côte dans un chemin large mais terreux, parsemé de pierres parfois roulantes ainsi que de traitresses racines. Des parties sont couvertes de feuilles desséchées qui au cours des ans produira de l'humus. La montée s'étire sur ce GR 65 jusqu'à la gariotte, avec des murets entretenus et propres, précédant l'arrivée au carrefour avec la route départementale.

C'est un plaisir de constater que ces « monuments » soient respectés et entretenus.

Dans cet espace de croisement de voie, un abri pour les pèlerins a été aménagé avec des bancs multiples permettant d'attendre la fin de la pluie, bien protégé. La disponibilité de sanitaire voisine fut une bonne réflexion mais leur fermeture pour des causes de

sécurité annihile la bonne intention.

Le bus est là et il est facile de changer de chaussures en étant bien assis.

Le groupe rando longue traverse la roue pour s'engager dans le cheminement d'en face et continuer la ronde des murets, gariottes et « rond de sorcières » au pied de chêne truffier, plantés géométriquement dans les champs. Ces ronds où l'herbe meurt sous l'effet du développement de ce champignon hermaphrodite lorsque la saison de développement du mycélium est là.

Pour la visite c'est un retour par les petites routes vers Arcambal pour se garer près des terrains de football et du parc pour enfants. Impossible de boire quoique ce soit, ce n'est pas la saison et tout est fermé. Nous prenons la rue montante en passant devant un volumineux Magnolia tulipier aux milliers de fleurs ouvertes, un ravissement. La route monte en lacets serrés jusqu'à atteindre la plateforme où se dresse le vestige d'une ancienne maison dont les murs paraissent inquiétants avec leur possible effondrement si proche de la voie.

Son histoire remonte à la sinistre époque des convois de juifs vers les camps en 1944. Elle débute dès l'invasion allemande lorsqu'un Lillois avec ses cinq enfants (Esther, Violette, Maurice, Judith et Odette) ira se réfugier en zone libre à St Gaudens. Résistant à sa manière il hébergera des gens de



passage, ou inquiétés. Mais en 1942, la France étant entièrement occupée, la famille quittera l'Ariège pour se fixer dans le village d'Arcambal dans le lot. Dans cette maison le père continuera d'héberger des Espagnols fuyant leur pays, une manière de contester la dictature.

Le 28 juin la Gestapo fera une descente dans un café de Cahors et brutalisera la patronne et sa serveuse Esther, avec interrogatoire musclé. Le même soir les Allemands intervinrent dans la maison d'Arcambal, où des Espagnols seront abattus et les trois sœurs présentes emmenées au quartier général à Cahors, puis la maison sera incendiée.



Absente de la maison, Violette ira à St Gaudens. Maurice sera fusillé tandis que les trois sœurs restantes seront jugées comme juives et convoyées au camp de Ravensbrück.
En juin 1945 après la libération des camps les trois sœurs rentrèrent en mauvaise santé.

En face se situe le musée personnel de Christian Verdun. Cet artiste nous accueille devant l'ancien garage transformé en atelier et musée. Devant ce dernier figure une représentation, sur une grande fresque extérieure, d'une partie du tableau de Picasso : Guernica. Cette œuvre mémorielle a été réalisée par l'artiste et un peintre ukrainien, en hommage à Marioupol, ville martyr récente du conflit avec la Russie.

Le grand local est empli de peintures ou d'œuvre ou réalisations de ce créateur. Ce sont des productions artistiques faites par ce plasticien convaincu et fervent utilisateur de produits de récupération de l'industrie ou de la nature.

Son art inspire un regard nouveau sur les sculptures naturelles telles ces enchevêtrements de lianes, ou de lierres entrelacés avec le fût ou la branche d'un arbuste. Etreinte ou asphyxie, volupté ou détresse ? Un vagabondage de l'imaginaire bienfaisant.

Il recèle également de très belles pièces de cet illustrateur et dessinateur de BD. De quoi faire comprendre combien l'art est subtil et qu'un passage dans un musée permet d'apercevoir des tableaux sans discerner les détails. Sa reproduction d'un tableau de Le Titien permet de découvrir la subtilité des détails, car seule l'étude longue permet de vraiment voir ce que l'auteur a dissimuler bien souvent hors du premier plan. Un moyen d'apprécier et mieux connaître l'œuvre mais aussi l'artiste.

Lors du retour vers le bus nous passons devant la stèle rappelant la mémoire des 10 habitants victimes de la barbarie nazie.

Nous repartons bien assis pour aller reprendre les marcheurs à Aujols, où notre arrivée coïncide parfaitement avec celle des marcheurs. Un bon retour, Le voyage de retour s'effectue avec une demi-somnolence pour une arrivée en pleine lumière à Tournefeuille.



Ami Michel, ta pensée m'a inspiré pour ce compte rendu. En effet après tant d'efforts mal récompensés pour nous rejoindre, tu perçois enfin la lueur de la cause de tes problèmes et ainsi tu sauras mieux cibler le remède.

Avec ton courage et ta ténacité je suis confiant en ton retour, et nous attendons toutes et tous de te revoir dans le groupe.